

# Avezvous lu Jean-Claude PIGUET ?

(publié dans le n°13 de la revue du GREX *EXPLICITER*)

## **Commençons piano par de l'anecdote .**

Un jour à Paris, me promenant, et me livrant à ma distraction favorite, qui consiste à visiter les librairies d'occasion et de neuf soldé pour y découvrir des informations intéressantes,

je tombe ... par hasard ... ? ... sur un très gros livre, à couverture rouge, typique des éditions suisses de La Baconnière.

Le titre : "La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme".

Bon. Je le feuillette. J'y comprends rien. Je le repose.

Quelques semaines plus tard, je repasse au même endroit.

Il est toujours là.

Je le reprends. Je le feuillette. Il m'intrigue.

D'ailleurs, j'ai la puce à l'oreille sur la notion de connaissance de l'individuel (puisque dans le questionnement d'explicitation, nous nous intéressons aux situations singulières (singulier est pris comme synonyme d'individuel) et que l'action n'existe, en tant que vécu, que comme singularité (datée, située, réalisée par cette personne).

D'accord. Je l'achète.

Pour vous rendre jaloux : ce livre était en rayon depuis juin 1975 noté au crayon par le libraire au prix d'origine de 472 FF, barré par le même libraire, et vendu à 283 FF, quand on sait qu'il est vendu neuf actuellement par la librairie H. Champion, quai Malaquais à Paris - je vous donne ces indications car c'est le seul endroit où on peut le commander ou l'acheter - à XXX FF !

Je l'ai donc acheté. Je refeuillette en arrivant chez moi les 954 pages non numérotées. C'est trop. Je le lirai plus tard.

Six mois s'écoulent. Pour vider un peu ma bibliothèque parisienne, je décide d'un convoi de livre. Destination Saint Eble.

Week end de l'Ascension 95. Nombreuses choses urgentes à terminer.

Sur une pile de livre dans les escaliers qui mènent à la bibliothèque, un gros livre rouge flotte au sommet...

Finalement. C'est quoi ce Piguet ?

Je savais qu'il avait édité E. Ansermet le grand chef d'orchestre suisse qui a commis un livre de 1200 pages sur la phénoménologie de la musique (Ansermet E., 1989, (1961), Les fondements de la musique dans la conscience humaine et autres écrits, Bouquins, Robert Laffont, Paris).

Mais enfin, quelle est l'idée principale de son livre ?

Jetons un coup oeil rapide ...

Quatre jours plus tard, n'ayant rien fait de ce que j'avais prévu de faire de toute urgence, les yeux fatigués d'avoir trop lu, d'avoir oublié de me promener l'après midi comme j'aime bien le faire, je ressortais du livre de Piguet, me promettant d'y revenir dès que possible.

Je sens que maintenant vous êtes en condition pour que je vous décrive le contenu du livre, quelques idées clefs et le rapport à l'explicitation.

## L'organisation du bouquin.

Elle est simple : il est divisé en 9 livres ou grandes parties.

(Il n'y a pas de pagination numérique dans ce livre, mais une indexation logique sur la structure hiérarchique repérée par un indexage du type : 1000, sur quatre niveaux de complexité. Le livre commence à 0000, et se termine à 9999).

Une introduction très panoramique, et trois parties (livre 1 à 3) consacrées à une approche historique.

Livre 1 : l'histoire du problème de la connaissance de l'individuel en philosophie. Livre 2 : l'histoire de la connaissance. Livre 3 : l'histoire de l'individuel.

Nous arrivons ainsi au centre de l'argumentation de Piguet, le livre 4, qui pose "Le problème de la connaissance de l'individuel et la logique du réalisme", je vais y revenir. Mais si vous ne devez lire que cent pages, vous pouvez vous contenter de l'introduction générale et du livre 4.

On a alors fini la première partie du livre qui a posé les bases historiques et défini le problème et son état actuel.

Les livres suivants sont des illustrations de ce problème dans des domaines différents. Ils ne sont intéressants à lire que si vous avez vous-même des intérêts en la matière ou si vous cherchez à voir comment l'auteur travaille ses exemples.

Le livre 5 et 6 partent de ce qui est un des domaines spécialisés de Piguet : en 5 l'esthétique générale et en 6 l'esthétique musicale.

Le livre 7 est consacré à la vie de l'esprit et la logique de la foi.

Le livre 8 donne de belles analyses sur les sciences économiques et sociales. Le livre 9 est une réflexion sur le monde actuel.

Le style est direct, très clair, les difficultés conceptuelles sont lumineusement débrouillées, des résumés facilitent l'appréhension globale, et les raccourcis historiques sont une mine extraordinaire d'informations. Cependant cela reste un livre exigeant pour la pensée, il réclame un vrai travail de lecture et de réflexion pour être découvert.

Le titre :

### ***"La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme".***

Je vais essayer de vous commenter chaque partie du titre pour vous introduire au cœur des problèmes étudiés par l'auteur. J'envisage d'abord la première partie : la connaissance, l'individuel ; puis la seconde : réalisme, logique du réalisme.

. *Connaissance*

" J'appelle connaissance de manière générale l'effort de l'esprit humain qui transfère en lui et pour lui, sous la forme du langage, ce qui existe en réalité pour soi. Il n'y a pas de connaissance sans expression dans le langage et sans la possibilité logique de confronter entre elles ces diverses expressions " 2020.

Le terme de connaissance s'oppose donc ici aux actes qui ne visent pas la construction d'un discours savant :

"J'appelle en revanche indifféremment contemplation, compréhension et intuition les actes de l'esprit qui ne visent pas la connaissance (c'est-à-dire la détermination par la pensée des propriétés de la réalité) mais la "reconnaissance", ou, comme dirait St Bonaventure, la "contuition", c'est à dire l'accueil par l'esprit d'un sens qui préexiste à cet accueil "2022.

Plus loin l'auteur va préciser encore son vocabulaire :

2023, "contemplation" = accueil de la nature inanimée ; 2024. "compréhension" est l'accueil du sens qu'est pour moi le lieu où je en suis pas, mais où d'autres que moi vivent quelque chose ; 2025. "intuition" porte moins sur les états ou sur les événements que sur les personnes (sur autrui).

Le débat est résumé en 2026 :

" De ce que la connaissance scientifique est exacte et contrôlée, on en a tiré par inférence sophistique la conclusion que l'intuition devait être spéculative et incontrôlable. Or le problème n'est pas de décider a priori que l'intuition est incontrôlable, mais de se demander critiquement sous quelle condition elle pourrait être contrôlée "

et encore :

" Dans l'ordre suivant, "connaissance", "contemplation", "compréhension" et "intuition" mesurent déjà en approximation grossière une distance "géographique" : celle qui sépare la présence mentale, exprimée et contrôlée, d'une réalité dans l'esprit humain, et cette réalité même, telle qu'elle existe pour soi dans autre chose que dans mon esprit " .

En résumé, l'auteur s'intéresse à différencier la science (la connaissance) et les actes qui visent directement les choses . Il va éclairer du point de vue historique la séparation tranchée de ces attitudes et se demander comment à partir d'une visée directe des choses il serait possible de construire quand même une connaissance.

*. De l'individuel*

Ici énorme conflit épistémologique des théories de la connaissance.

Nous sommes en pleine contradiction apparente : classiquement, depuis Aristote on convient qu' "il n'est de science que du général" ce qui exclue l'inverse : faire une science de l'individuel (faire une science des cas particuliers en prenant en compte ce qui fait leurs singularités). Oui mais c'est dommage, parceque lorsque on veut se tourner vers la personne, vers ses actes, la réduire au général, c'est perdre ce qui en fait la spécificité. Lire un poème seulement en tant qu'il est un cas particulier de la classe générale des sonnets c'est le rabougrir quelque peu, même si ce n'est pas faux.

Est-il possible d'élaborer une science (une connaissance) du singulier ?

Pour aller plus loin, il faut préciser les concepts : d'une part on a le terme "général", une connaissance générale est celle qui a été établie par inférence sur un grand nombre (suffisamment) d'observations ou d'expérimentations. Quand on a une connaissance générale on peut, grâce à la loi physique (par exemple) comprendre ce qui est particulier (attention ce terme n'est pas pris dans son sens banal). Le particulier est donc déterminé, non pas par ce qu'il est, mais par le fait qu'il relève d'une loi qui le détermine. En ce sens, ce qui est particulier, ne relève pas du singulier.

L'opposition se joue entre le couple général/ particulier, le particulier est un cas soumis, déterminé à la loi du général, et donc le particulier est déterminé par un abstrait sans prise en compte de sa singularité (ou comme synonyme, de son individualité).

Cependant à l'individuel (ou au singulier, c'est pareil) correspond, non plus le général, mais l'universel. C'est à dire que dans chaque singulier il est possible d'y lire des universaux.

Par exemple : si j'étudie la mémoire, une loi générale montre que dans une liste les éléments les moins bien retenus sont après le milieu de la liste. J'examine votre mémoire, et j'obtiens un résultat particulier concernant votre performance avec une certaine marge d'erreur due aux facteurs aléatoires. Ce résultat particulier doit être conforme à la loi générale des effets de liste. Ça c'est le premier point de vue.

Maintenant j'étudie votre manière d'apprendre cette liste (votre manière à vous, singulière) et je me rend compte que vous en opérez une traduction sensorielle dans votre représentation. J'accède alors à un universel : dans l'acte d'apprendre il existe une possibilité de traduction sensorielle.

La connaissance de l'individuel passe par les universaux et non par le général. On trouve ce point très bien illustré par l'ouvrage de Sartre sur l'imagination quand il titre sa première partie : le certain (l'universel) et la seconde : le probable (le général).

Classiquement, dans ce projet on rencontre deux types de difficultés :

. soit en glissant de l'individuel au particulier, et on revient dans une science classique visant le général.

. soit en passant dans l'indicible : chaque singulier étant tellement unique qu'il n'est pas possible d'en dire quoi que ce soit sans le trahir. S'il est resté possible d'avoir l'intuition du singulier, je ne puis en faire une connaissance sans le trahir, l'appauvrir (aucun discours ne semble plus adéquat).

L'auteur essaie de montrer la direction de travail qui permettrait de rendre possible de surmonter cette contradiction d'une "connaissance" de "l'individuel". Mais la base de la démarche pour rendre possible une connaissance de l'individuel est de repartir de la chose même, donc une forme de réalisme, de manière à redonner tout son sens à l'acte réfléchissant et à l'accueil du singulier.

Voilà pour la première partie du titre, la seconde balise le moyen qui va permettre de résoudre le problème posé : la logique du réalisme.

*. Du réalisme*

Traditionnellement en philosophie de la connaissance, on trouve la grande opposition entre les doctrines du réalisme = le monde extérieur est postulé existé indépendamment du sujet qui le découvre, et idéaliste = le sujet n'a jamais accès qu'à ses propres représentations et il ne peut jamais savoir s'il existe un monde matériel qui lui est extérieur (pardon aux philosophes de ces résumés qui ne rendent pas compte de l'infini diversité de ses positions).

Dans la démarche de Piguet, ce qui m'a paru important, ce n'est pas que le réel soit posé comme existant, mais que le réel devienne un des pôles possibles de mon activité de connaissance. L'amplifier, par méthode, fait découvrir par contraste comment dans l'histoire de la connaissance occidentale on s'est éloigné progressivement de ce mouvement privilégié pour lui substituer le mouvement de la pensée vers elle-même, puis avec le nominalisme et le formalisme comme cas extrêmes, le mouvement qui privilégie le langage comme étant la seule "réalité" de référence (la philosophie analytique étant un cas aigu de ce symptôme).

*. Logique du réalisme*

La cerise sur le gâteau !

Si l'on veut construire une connaissance (un discours réglé) de l'individuel le premier mouvement est celui d'accueillir la chose elle-même et donc de privilégier une intention visant le réel.

Mais quelles sont les règles qui peuvent organiser ce discours à partir de la chose, il y faut une logique comme norme du raisonnement suivi dans cette connaissance de l'individuel. L'auteur s'excuse abondamment de n'en produire que quelques bribes, insistant sur le fait qu'il ouvre la trace, et que le travail reste encore largement à faire.

Je résume quelques principes essentiels : 44464449, qui peut se présenter dans cette phrase paradoxale : "si la charité est charité, elle est charité". (Bien sûr l'explication va résider dans le fait que le m<sup>^</sup>me mot renvoie soit à l'acte, soit à l'intention, soit à l'appellation).

Essayons de suivre l'auteur :

"Le principe nous livre, avec sa répétition voulue du terme, une clef pour le principe de toute logique du réalisme : trois aspects :

- "ontologique" : quand nous avons l'être, nous avons aussi l'apparence, mais le fait de l'apparence ne suffit pas à nous garantir l'être.

- "épistémologique" : la certitude ne fait pas la vérité, quoique la vérité entraîne la certitude. Quand nous sommes en face de la vérité, elle entraîne notre adhésion ... Mais quand nous adhérons, que nous croyons, que nous affirmons "avoir la foi", nous n'avons pas encore par l'adhésion seule, la vérité de ce à quoi nous adhérons, ni par la croyance seule l'objet de cette croyance.

"En terme de valeur" : quand une valeur est vraiment une valeur elle se voit reconnue. Mais du fait que certains, plusieurs, tous même, reconnaissent une valeur, il ne suit pas que cette valeur soit. "

L'auteur propose d'écrire le principe en distinguant trois plans :

4447. "Écrivons en majuscule la CHARITÉ en acte, en réalité. Écrivons en minuscules l'intention de charité, c'est-à-dire une charité qualifiée par celui qui l'exerce ou qui la juge. Écrivons finalement en italiques la supposition de la charité, c'est à dire le terme qui est mis à la place de charité (l'intention) ou CHARITÉ (en réalité, en fait).

La première règle s'énonce : la reconnaissance de la CHARITÉ (l'acte) précède la détermination et la qualification de la charité (l'intention) .

Cette règle peut porter le nom de Principe du primat du réel sur la pensée.

La seconde règle s'énonce : l'existence effective de la reconnaissance du réel ne permet pas d'induire l'existence réelle de ce réel.

Principe de l'illégitimité du passage de la pensée à la réalité.

C'est la CHARITÉ (l'acte) en effet qui engendre dans une conscience la conscience de la charité (l'intention) [c'est de la pratique que naît la pensée correspondante]. Tandis que si vous ne faites que penser à la charité (l'intention) telle que vous vous la représentez, vous ne pensez pas encore à la CHARITÉ (l'acte) telle qu'elle est. [D'une certaine manière il y a affirmation du primat du pratique sur le théorique].

De façon générale les italiques sont indifférentes quand les MAJUSCULES sont données : si la charité est CHARITÉ il importe peu comment on la nomme. En revanche la dénomination ne conduit à aucun contenu de pensée distinct de ce que la chose réelle implique elle-même en la pensée ; en d'autres termes on ne remonte pas de l'écriture à la pensée directement, mais médiatement. 4448.

Par exemple et vous pouvez remplacer le terme réduction par n'importe quel acte ou valeur.

Penser à la réduction (à l'escalade) n'est pas pratiquer la réduction (l'escalade).

Écrire ou parler de la réduction (de l'escalade) (même un grand nombre de fois et même toute sa vie) n'est pas pratiquer la réduction (l'escalade).

Mais je peux savoir pratiquer la réduction (l'escalade) et ne pas savoir en parler et même ne jamais y penser (une pratique peut rester irréfléchie).

Quand je sais pratiquer la réduction (l'escalade), elle peut aussi devenir un objet de pensée et même je peux m'essayer à formuler en quoi elle consiste. Mais formuler en quoi consiste la réduction (l'escalade) ne garantit pas que je sache la pratiquer, ni même que je sache de quoi il s'agit.

Bon, je crois que je peux m'arrêter quant au commentaire du titre.

## 2 . Esthétique et renversement sémantique.

Ce qui est curieux c'est l'ancrage de l'auteur dans le domaine de l'esthétique musicale.

Cet intérêt de l'auteur pour l'esthétique et plus spécialement l'esthétique musicale pourrait être seulement anecdotique, mais c'est peut être ce qui explique qu'il a si bien analysé la logique du réalisme. Car la musique est un objet d'étude qui a l'énorme avantage de nous tenir un langage qui est clairement distinct du langage que nous tenons quand nous parlons de musique (relisez la phrase lentement, ça va aller). Dans le premier cas (la musique nous parle dans son langage) il est nécessaire d'être réceptif, d'être à l'écoute de ce que communique la chose elle-même (un morceau de musique), dans son langage propre (non verbal).

En généralisant au delà de la musique cela permet de se poser la question à propos de n'importe quelle réalité : que nous ditelle, dans son langage ? Et quel est le lien entre ce qu'elle nous dit, et le discours que nous tenons à son propos (quel est le rapport des MAJUSCULES -l'acte et des italiques -langage ?)

Du coup, cela pointe clairement la différence entre être dans un mouvement qui part de cette réalité, ce qui suppose le temps d'accueillir de façon "non loquace" dira Piguet (donc en silence d'écoute), ou d'être dans un mouvement qui part d'un discours sur la chose, qui donc la détermine avant d'avoir été reconnue (ou encore qui plaque le général avant d'avoir accueilli le singulier).

Nous pouvons comprendre cette distinction en ce qui concerne la qualité de l'attitude d'écoute quand nous menons un entretien. Surtout si nous précisons que nous écoutons ce qui n'est pas dit (les implicites), ce qui est montré mais pas thématiqué, ce qui est suggéré par le ton, la construction syntaxique ou le choix des mots utilisés.

Piguet pointe donc un changement de mouvement dans l'attention entre l'aller chercher (en particulier à partir du langage pré existant) et l'accueillir (qui part d'une écoute du langage de la réalité, donc du vécu expérimentiel pré réfléchi). Cette distinction corrobore celle que j'établis entre acte réfléchi qui part de ce qui est déjà conceptualisé (donc déjà mis en mots) et acte réfléchissant qui suppose d'opérer le réfléchissement de l'expérience pour pouvoir aller vers sa thématisation. Cet acte réfléchissant suppose bien lui aussi un temps initial de non remplissement immédiat, le temps d'accueil est un temps silencieux, inhabituel, qui laisse apparaître le contenu du vécu qui était encore pré réfléchi. C'est ce qui conduit Piguet à dire qu'avant de connaître cette expérience, il faut d'abord la reconnaître. 2025 "Ce qui est contemplé, compris ou intuitionné pourrait se voir "expliquer" - mais alors j'aurais quitté l'univers de la reconnaissance (accueil du sens) pour entrer dans celui de la connaissance (détermination par des significations). Or, pour connaître, il faut, quand il s'agit de l'individuel, avoir préalablement reconnu ".

Si l'on veut aller vers la connaissance, il faut donner une traduction verbale de ce réfléchissement. Le problème est alors de produire un discours qui soit adéquat à restituer cette expérience, car il y a le risque d'être piégé par les limites sémantiques du vocabulaire dont on dispose ou le risque de renoncer à communiquer pour passer dans un indicible qui sera peut être encore plus juste pour la personne mais qui supprime l'objectif de connaissance qui suppose l'inscription par le langage. Ce mouvement qui part de la chose elle-même, qui débute par un temps de réception relativement passif (paradoxe d'une activité attentive intense et passive) pour aller seulement dans un second temps vers la parole, à partir de l'expérience : c'est l'idée centrale de Piguet celle de RENVERSÉMENT SÉMANTIQUE. C'est à dire d'un mouvement qui part de l'expérience vers le langage et non

l'inverse. 4439 "Le terme de renversement sémantique que nous employons déborde largement le cadre de la seule sémantique comme science. De manière générale, il envisage un renversement de la manière qu'a l'homme de se relier au monde en le déterminant, au profit d'une liaison "passive", où l'homme accueille d'abord le sens du monde afin de pouvoir, sans le dénaturer, le transmettre par voie de connaissance".

Le terme de "renversement sémantique" me semble être trop porteur de confusion potentielle pour être repris, puisqu'il utilise le terme de sémantique dans une acception qui s'écarte par trop de la discipline du même nom. Aussi je ne l'emploierai pas et lui préférerais celui d'acte réfléchissant. Mais, ce que j'ai trouvé passionnant dans cette recherche de l'auteur, c'est l'éclairage conceptuel qu'elle apporte pour comprendre ce que l'on mobilise chez l'interviewé en créant, pratiquement, les conditions de l'explicitation.

Car accueillir le sens, suppose précisément de se tourner vers le non déjà connu, mais connaissable, que constitue le vécu en tant que pré réfléchi. Le thématiser, c'est se placer dans la position de parole incarnée qui est relation pleine à ce vécu passé au moment de la mise en mots.

Pour moi, Piguet, est le premier auteur que je lis, qui m'aide à clarifier les horizons philosophiques dans lesquels s'inscrit la pratique de l'explicitation.

L'explicitation apporte les techniques qui permettent de mettre en oeuvre les conditions qui rendent réalisable le renversement sémantique ou comme je préfère le nommer, en insistant sur la dimension agie : l'acte réfléchissant.

Au fond, l'acte réfléchissant insiste sur les conditions d'accès, sur le type d'activité cognitive que cela suppose, alors que le renversement sémantique insiste sur une propriété essentielle de la mise en mot qui suit cet accès (qui est conditionnée par la possibilité de réalisation de cet accès) qui est que le langage se subordonne à la réalité qu'il essaie de nommer.

Attention ! Souvenez-vous qu'il ne s'agit pas de parler du réel comme s'il était saisissable en faisant abstraction de celui qui le vise, il s'agit bien d'une interaction, quel que soit l'accent mis sur le mouvement qui accueille le réel il faut toujours garder à l'esprit que cela ne peut se faire qu'à travers le filtre préexistant de nos connaissances, valeurs, présupposés déjà sédimentés et largement implicites. Il ne s'agit pas de tomber dans un angélisme naïf qui ferait de l'accueil du réel, une révélation pure indépendante de tout cadre préexistant. Il ne s'agit pas de réinvestir une position philosophique basée sur une forme de réalisme au premier degré. Mais plutôt de mettre en valeur la possibilité d'un mouvement d'attention, d'une possibilité de connaître qui essaie de privilégier au départ l'accueil de l'expérience. Avec cette distinction le réel n'est pas substantifié, il devient un des pôles de l'activité cognitive et l'accent est mis sur le type d'acte qui le vise.

Si l'on poursuit ce repérage terminologique, alors : Acte réfléchissant, est basé sur la description de la réalisation de l'acte d'accès ; Renversement sémantique, sur un renversement dans lequel l'utilisation du langage subordonnée à cet accès ; le terme de "réduction" issu de la phénoménologie d'Husserl serait alors une manière de qualifier le changement d'attitude dans ma relation au monde. En effet pour être à l'écoute de mon expérience pré réfléchie, pour subordonner mon discours à cette expérience il faut à coup sûr que s'interrompe ma relation habituelle au monde (ce que Husserl nomme l'attitude naturelle, au sens de spontanée, non questionnée) ce qui signifie qu'il y ait suspension de cette attitude naturelle (Husserl parle d'époché) et mise à distance de mes croyances naïves spontanées dans l'existence du monde tel que je le vis de manière non réfléchie.

- Du coup cela justifie que ce même acte puisse être nommé comme "lâcher prise", ce qui insiste sur le dépassement des obstacles qui empêchent un tel changement d'attitude. Obstacles liés au dépassement des habitudes cognitives propre à l'attitude naturelle.

Acte réfléchissant, renversement sémantique, réduction, lâcher prise, sont autant de manière de nommer une même activité en focalisant sur une de ses facettes à l'exclusion des autres.

### 3 . Réel, pensée, langage.

Vous commencez peut être à percevoir comment la lecture de Piguet a stimulé ma réflexion sur les horizons philosophiques de la pratique de l'explicitation.

Mais il y a un autre ensemble de réflexions plus historiques que l'auteur résume qui me semble devoir être signalé.

Dès le départ de son ouvrage l'auteur va mettre en place un système conceptuel (système : ensemble d'éléments distincts interliés et codépendants dans leurs définitions) basé sur la distinction de trois pôles le réel, la pensée et le langage.

Dans les trois premiers livres il va opérer une synthèse magistrale de l'histoire de la distinction progressive de ces trois pôles dans la pensée philosophique, depuis la pensée grecque jusqu'aux philosophes contemporains.

Quelques extraits :

"2100, La science grecque était en même temps le monde (vu) et la vision (du monde). Elle était perceptive, et non conceptuelle. Elle mêlait les deux extrêmes que nous séparons violemment : la connaissance et l'intuition. Le premier virage qu'a pris ainsi la connaissance exacte a consisté à dévaloriser le pôle intuitif au profit de la connaissance réflexive et mentale ; à reléguer le perceptif au rôle de moyen servant à confirmer ou infirmer une vue conceptuelle des choses ; à couper la liaison de l'oeil à la nature au profit d'une vision purement théorique, c'est à dire au profit d'une vision qui ne voit plus rien mais se voit elle-même. "

"2122, Lorsque la réflexion se replie sur elle-même, elle devient conscience de réflexion ou si l'on veut conscience réfléchie et non plus conscience réfléchissante. Elle perd alors sa liaison vécue et spontanée à la conscience percevante et ouvre le chemin à une réflexion séparée et ancrée sur elle-même. "

Il faut lire ces pages merveilleuses dans lesquelles l'auteur éclaire par l'histoire des instruments de connaissance l'état actuel de nos positions de recherches les plus habituelles :

"2400, Mais il ne suit pas de là que la connaissance telle qu'elle a été promue par la voie occidentale soit la seule possible. Car ce qui a été progressivement oublié, dans l'histoire de la connaissance, c'est la réalité. La connaissance occidentale a été moins une connaissance de la réalité, qu'une connaissance à propos de la réalité. La réalité dans la connaissance occidentale est référence et non sujet. La connaissance de l'individuel doit donc prendre le contre pied de l'histoire de la connaissance dans son ensemble et envisagé dans son trend fondamental (tendance). Ce trend est celui qui l'a séparée de la réalité dont elle se prétend connaissance. Car elle n'est connaissance de la réalité que dans la mesure où elle plie la réalité à ses exigences propres. Nietzsche revendique l'individuel comme irréductible à toute objectivation, laquelle, penset-il, n'est que le fruit d'une subjectivation fondamentale, c'est à dire d'un ancrage de la connaissance dans la pensée qui pense - au détriment de l'ancrage dans la réalité qu'il faudrait penser. "

Enfin, peut-être pourrais-je partager avec vous l'enthousiasme qu'a suscité en moi ce résumé :

"2041, La subjectivation fondamentale dont témoigne l'histoire de la connaissance occidentale consiste en ceci, que le siège de la connaissance a été déplacé successivement de la réalité à la connaissance de la réalité ; de la conscience de la réalité à la réflexion de cette conscience par elle-même ; de la pensée qui se lie à la réalité à une pensée qui se pense elle-même avant de se lier à la réalité ; d'une pensée qui se pense elle-même à une pensée qui prend appui sur le langage qu'elle tient ; et enfin, de là, à une pensée dont on voudrait aujourd'hui, qu'elle ne soit plus que langage, discours ou parole ".

Peut-être quelques voix dans la salle me font remarquer que tout en étant très claires... ces citations ne portent pas elles-mêmes leurs conditions d'applications ou de retour à la dure réalité des praticiens qui vont au charbon.

Et pourtant. Le cadre de réflexion que nous propose Piguet permet à tout moment (à propos de n'importe quelles connaissances, discours, méthodes) de se demander à partir de quels pôles elle s'ancre de façon dominante :

- s'agit-il d'une démarche intellectuelle brillante fondée sur une pensée intelligente, subtile mais qui n'est pas ancrée dans une relation à la réalité ? Autrement dit dans tout discours théorique, méthodologique : quelle est la relation au réel (à une pratique, à un terrain) ? Ce n'est pas parce que mon intelligence me permet de penser la réalité que cette réalité "réelle" est conforme à mon génie !

Ou bien s'agit-il d'un ensemble de définitions tellement soigneuses et correctement formulées qu'elles ne peuvent qu'entraîner ma conviction comme quoi il s'agit d'un travail sérieux ! Oui mais tout travail qui prend son départ dans le pôle langage court le risque de manipuler des définitions formelles vides de sens (mais formellement correctes). Bien sûr qu'il peut être intéressant de se préparer a priori à savoir comment nommer les choses, mais ce mouvement ne doit pas déterminer celui qui s'essaie à repartir des choses elles-mêmes pour les mettre en mots à partir de la relation à la réalité.

On pourrait résumer ce point de vue comme la question du primat de l'intrinsèque, c'est à dire, comment faire en sorte que je m'essaie à repartir de la chose elle-même que je veux étudier, décrire (acte réfléchissant, renversement sémantique, point de départ dans la position de parole incarnée en référence à une situation singulière) en mettant entre parenthèses, en freinant autant que je le peux, les savoirs écrans qui me masquent l'accès à la chose et au langage qu'elle me tient.

Là aussi, ce ne peut être qu'une direction, qu'une tendance, car la psychologie a montré de bien des manières que de façon inconsciente nous sommes déterminés par nos opinions, nos valeurs, nos présupposés dont les plus efficaces sont non conscients. Il s'agit donc d'une attitude recherchée activement, même si elle est irréalisable absolument (comme la différence entre vouloir être parfait et chercher à se perfectionner).

Piguet nous apporte donc un éclairage épistémologique sur la démarche qui est au cœur de l'explicitation du vécu de l'action, il permet de resituer cet outil dans un cadre beaucoup plus large en ce qui concerne la construction des connaissances.

Mais cette thématization ouvre sur une "garde" (au sens des arts martiaux) qui peut permettre de porter une interrogation sur tous les discours en se demandant sans cesse :

Sur quoi se base ce discours ?

Quel en est le pôle de référence : langage, pensée, réalité ?

Le langage est-il pris pour la réalité ?

Le langage n'est-il qu'une habile dissertation sur les pensées ?

Le langage est-il mis en œuvre dans un essai de description, de caractérisation à partir de la réalité elle-même ?

La pensée est-elle toute occupée du langage, des définitions ?

La pensée est-elle enfermée dans l'élaboration de sa propre cohérence ?

La pensée essaie-t-elle de se plier à un mouvement qui tend à se tourner vers le réel et essaie de l'accueillir, de le reconnaître avant de le thématiser ?

La réalité n'est-elle plus que le discours que je tiens dessus (la réalité c'est la carte) ?

La réalité n'est-elle que ce que je pense à son sujet ?

La réalité est-elle positionnée comme ce pôle dont je cherche à me mettre à l'écoute ?

Ce qui est alors important ce n'est pas d'adopter une position philosophique "réaliste", prônant l'existence d'une réalité substantifiée indépendante du sujet qui peut la connaître, ou qui pré-existerait de façon figée au sujet qui va un jour la découvrir. La position du retour sémantique ou de la pratique de l'explicitation à travers la mise en œuvre de l'acte réfléchissant n'a pas ce genre de présupposés philosophiques.

Quelle que soit la réponse en terme de position philosophique, la question demeure, sur le plan de la démarche, de savoir si je suis intéressé, si je donne sens à essayer de repartir du pôle "réalité".

Comme on l'aura compris renversement sémantique et acte réfléchissant sont des visées relatives (non parfaites). Je me rends bien compte que chaque fois que j'en parle, je commence mes phrases par des précautions, en parlant "d'essayer".

Autant qu'une clarification théorique, ces mouvements sont le reflet de valeurs qui tendent à donner le primat à la pratique de recherche. Au centre est le procédural qui décrit la réalité de mon action et de mon interaction avec le monde. Il me semble que Piguet nous y encourage.

Vous aije convaincu ? Intéressé ? Les citations vous fontelles fuir ?

Allumentelles votre appétit épistémique ?

D'autres membres du GREX sont en train de lire Piguet, peutêtre pourrontils, à leur tour dans les prochains bulletin de l'association, commenter, éclairer d'autres aspects de ce livre tellement passionnant.